

6

L A

JEUNESSE ISRAËLITE

ET LE JUDAÏSME

Sermon prononcé à la Fête de Pâque 1884

PAR

ZADOC KAHN

Grand Rabbin de Paris

~~~~~

והגדת לבנך ביום ההוא לאמר בעביר זה עשה ה'  
לו בצאתי ממצרים.

« Tu en feras le récit à ton fils, et tu lui diras :  
Voilà ce que Dieu a fait pour moi lors de la  
sortie d'Égypte. »

(Exode, XIII, 8.)

MES FRÈRES,

La Thora revient un grand nombre de fois sur la sortie d'Égypte et la fête de Pâque. Or, dans toutes les pages qu'elle y consacre, elle renouvelle la prescription de mettre la jeunesse israélite au

Bibliothèque Maison de l'Orient



158819

courant de tous les incidents de la miraculeuse délivrance et de la signification exacte des cérémonies destinées à la fêter d'âge en âge. Le grand souci de la Loi, on s'en aperçoit du premier coup, est de maintenir toujours frais et vivace dans les esprits le souvenir des faits mémorables qui ont préparé et accompagné l'enfancement d'Israël comme nation et comme société religieuse. A cette époque reculée, on n'écrivait guère et on ne lisait pas davantage. Pour rattacher le passé au présent et à l'avenir, pour créer le lien nécessaire des générations successives, appelées à travailler à la même œuvre et à poursuivre les mêmes destinées, il fallait donc recourir à cet instrument, si efficace d'ailleurs, de la parole vivante, de l'enseignement direct. Les parents faisaient office d'historiens, le foyer domestique était l'école, les pratiques de la religion formaient le commentaire perpétuel et comme l'illustration des récits, des faits et des doctrines. Qu'une seule gé-

nération juive manquât au devoir d'initier dans la science du passé la jeunesse à qui elle devait un jour céder la place, et la chaîne des temps se trouvait rompue, il y avait solution de continuité dans la marche de l'histoire, le passé se perdait dans un nuage confus et vapoureux, l'avenir n'avait plus de base et de racine : c'était fait, en un mot, du judaïsme !

Aujourd'hui, mes frères, ce ne sont pas les livres qui manquent, ni les ouvriers pour les faire. Jamais on n'a plus écrit, plus imprimé, plus publié, du bon et du mauvais, hélas ! trop de mauvais. La prescription de notre Thora a-t-elle perdu pour cela de son importance et de son opportunité ? Notre jeunesse arrive-t-elle, par un mouvement spontané, au judaïsme ? Est-elle préparée à prendre en mains, à l'heure voulue et avec la pieuse fidélité d'autrefois, le flambeau sacré ? La réponse, il faut l'avouer, n'a rien de rassurant. En examinant d'un peu près la manière d'être, les habitudes

d'esprit, la conduite religieuse de la jeunesse qui s'élève autour de nous, nous sommes bien obligés de constater un fait profondément triste. En aucun temps, à ce qu'il semble, on n'a remarqué une telle rupture entre le présent et le passé. Les circonstances y ont été pour beaucoup, mais sans doute aussi la faute des hommes. Les plus âgés ont du moins, pour la plupart, une sainte réserve de souvenirs, de traditions, d'habitudes religieuses. Mais les jeunes ? Qu'est-ce qui les rattache encore au judaïsme ? Si le fossé devait s'élargir, si la séparation, déjà visible, devait s'accuser davantage, on se demande, en vérité, si dans un avenir rapproché, demain peut-être, le judaïsme ne serait pas réduit à l'état de simple souvenir. Une religion n'est pas une chose absolument idéale, il faut qu'elle se manifeste au dehors, il faut qu'elle pénètre la vie, qu'elle se personifie dans des adhérents convaincus et agissants. Supposez qu'une seule géné-

ration devienne étrangère au judaïsme, la ruine ne serait-elle pas consommée d'une façon irréparable ? Nous sommes donc en face d'un état de choses qui mérite d'éveiller vivement nos préoccupations. Aussi vous comprendrez que, pour une fois, je me tourne vers la jeunesse et que je lui fasse entendre quelques vérités, sorties du fond de mon âme, pour la rappeler à son devoir ; vous comprendrez que je lui adresse, du haut de la chaire, non d'amers reproches et des paroles agressives, plus propres à blesser qu'à persuader, mais plutôt des représentations amicales et une prière émue.

Je ne sais, mes frères, s'il y a dans cette enceinte beaucoup de nos jeunes gens pour recueillir les enseignements de la parole de Dieu, et à qui je puisse dire, comme la Sagesse biblique : לכו בנים : שמועו לי יראת ה' אלמדכם. « Venez, mes jeunes amis, je veux vous apprendre la crainte de l'Éternel (1) ! » Nous n'avons

(1) Psaumes, XXXIV, 12.

pas souvent la joie de voir la jeunesse israélite fouler les parvis sacrés de nos temples. Mais c'est une raison de plus de saisir corps à corps une indifférence qui nous afflige et nous inquiète ; l'absence même de ceux que nous aimerions tant voir avec nous en un pareil jour, justifie le choix de mon sujet, et donnera un singulier poids à mes paroles. Qu'importe au surplus que ces paroles frappent directement les oreilles auxquelles elles sont destinées ? Le vent s'empare des graines tombées à terre pour les porter au loin, parfois sur un sol aride, sur le sommet d'un roc de granit, où elles germent et se développent par la force mystérieuse qui est en elles. J'espère de même que mes paroles trouveront aussi leur chemin et pénétreront comme une semence féconde dans des cœurs qui nous sont fermés. La parole a quelque chose d'ailé, elle se répand on ne sait comment et accomplit son œuvre. Vous serez d'ailleurs, mes frères, mes utiles collabo-

rateurs : ce que vous aurez entendu ici, vous le répéterez autre part, vous le redirez surtout au foyer de la famille. Le temple se continuera ainsi par la maison, et c'est la plus puissante, la plus pénétrante des prédications.

MES FRÈRES,

La première éducation donnée à l'enfance est presque toujours religieuse. Lorsque le cher petit être, dont toutes les facultés paraissent d'abord endormies, sort de son sommeil prolongé, lorsque, sous les caresses de sa mère, sous le souffle de cette parole aimante qui sollicite son intelligence et son cœur, il commence à ouvrir les yeux à la lumière et à être homme en essayant quelques timides bégaiements, il est ébloui de ce qui l'entoure, tout frappe ses regards, étonne sa pensée. Les questions alors se pressent sur ses lèvres, et il ne se lasse jamais de dire : « Pourquoi ? pourquoi ? » Eh

bien, je défie l'homme le plus froid, le plus sceptique, le plus incrédule de taire à cette jeune raison, qui demande à savoir, le grand nom de Dieu, ce nom qui seul peut apaiser son inquiète curiosité. Je n'en défie pas la mère, car de sa part ce serait le renversement de l'ordre naturel, ce serait la méconnaissance absolue de son rôle de protection, d'amour et d'initiation maternelle. L'âme de l'enfant est donc le premier temple, et assurément le plus pur et le plus saint, où Dieu habite : מפי עוללים וינקים יסדה עז. « Tu as fondé ta grandeur sur le témoignage sorti de la bouche des enfants et des nourrissons. (1) »

Cela se fait, mes frères, tout seul, sans effort d'une part, sans résistance de l'autre. Il existe comme une affinité secrète, comme un lien mystérieux entre ce qu'il y a de plus faible et ce qu'il y a de plus puissant. L'enfant semble avoir besoin

(1) Psaumes, VIII, 3.



de Dieu, ses petites mains se tendent vers lui par une impulsion douce et irrésistible. Chaque manifestation de la religion le touche et le ravit, les cérémonies du culte mettent en branle toute sa puissance d'attention et d'admiration. Quel bonheur pour lui d'y jouer son petit rôle ! Accompagner sa mère là où sa mère va prier, réciter lui-même sa naïve prière, apporter ici sa modeste offrande, il n'en faut pas plus pour exciter ses transports. Il ne saisit pas peut-être toute la portée de l'acte qu'il accomplit ou qui s'accomplit sous ses yeux, mais il voit bien que c'est quelque chose de grand, de saint, qui le dépasse infiniment, et il en retient des souvenirs, des impressions qui feront longtemps sa joie et sa fierté. Il y a, je le répète, une correspondance étroite, une entente tacite entre la religion et les jeunes âmes, et de là vient que souvent la religion, qui était entièrement bannie d'une maison, a fini de nouveau par en forcer la porte, grâce à la présence et à

l'action inconsciente d'un petit enfant.

Hélas ! ce temps béni est de trop courte durée. L'enfant grandit, il acquiert tous les jours de nouvelles connaissances, son esprit voit s'ouvrir devant lui des horizons plus vastes. En même temps, quelque chose d'inquiet s'agite en son cœur : il devient jeune homme. C'est le moment d'une crise morale comme d'une crise physique. Fier de sa force, emporté par la généreuse fièvre de savoir qui s'empare de lui, il veut penser par lui-même et brûle de conquérir son absolue indépendance. Qu'un mot imprudent résonne alors à son oreille, qu'un mauvais livre lui tombe sous la main (et il n'en manque pas), où les saintes convictions de l'humanité se trouvent mises en pièces, l'édifice de sa foi s'écroule en un instant, il rejette avec colère ses premières croyances, il a hâte de se précipiter dans l'incrédulité, parce qu'il est impatient de toute contrainte, de toute autorité extérieure, parce qu'il s'imagine que la mar-

que authentique de la liberté conquise, c'est d'arracher de son âme les derniers vestiges de la foi naïve de ses premières années. « On m'avait trompé, s'écrie-t-il avec autant d'amertume que d'orgueil, on ne m'y reprendra plus ! »

C'est une histoire bien connue que je raconte là, mes frères, triste histoire marquée par quantité de ruines lamentables. Jamais cependant cette histoire ne s'est plus souvent et plus cruellement renouvelée que de nos jours ; car au temps où nous sommes, toutes les négations s'affichent avec audace ; l'incrédulité, qui jadis se cachait sous le masque, a maintenant le verbe haut. L'expression d'une foi sincère soulève des rires indécents. Il faut presque du courage pour oser ouvertement croire en autre chose que dans la force brutale ou dans la science ; Dieu, l'âme, la religion et jusqu'à la conscience passent pour des vieilleries démodées et des mots hors d'usage. Voilà l'atmosphère morale où nous vivons.

Notre jeunesse n'a pas échappé à son action malfaisante. Les jeunes gens israélites, en trop grand nombre, ont trop bonne opinion de leur esprit, de leur instruction, de leurs lumières, ils sont trop de leur temps pour donner dans les vieilles idées et se plier à des usages qui sentent leur antiquité. Parlez-leur de prière, de temple, de cérémonies religieuses, parlez-leur de fidélité au passé, de judaïsme historique, de la foi d'Israël, de l'héritage de nos ancêtres, vous provoquerez peut-être chez eux un sourire de compassion. Plus d'un sera tenté de vous répondre comme l'enfant mal avisé de la Hagada : בזה העבודה הזאת לכם לכם ולאנו. « Que signifient donc toutes ces démonstrations du culte auxquelles vous vous livrez ? » Ils ne sont pas curieux de s'instruire de notre histoire, ils ne lisent pas les livres qui la racontent, et s'ils ont quelques notions du judaïsme, c'est souvent pour les avoir puisées dans les écrits de nos pires ennemis, dont ils épousent

sans scrupule, sans remords, les préjugés et le dédain, pour ne pas dire la malveillance et l'hostilité. Vous trouverez peut-être que j'exagère, que je charge les couleurs. Soit. Toujours est-il que c'est une véritable souffrance, une peine inexprimable de voir tant de jeunes gens de notre culte, jeunes gens de talent, de savoir, de mérite et même de cœur, nous devenir peu à peu étrangers, ne s'intéressant à rien de ce qui nous intéresse, se sentant déplacés dans nos réunions pieuses, n'ayant plus rien de juif que le nom qu'ils portent et peut-être le mauvais vouloir qu'ils rencontrent de temps en temps, car il ne désarme jamais.

Réfléchissez un peu, mes frères, à ce que peut devenir le judaïsme, s'il ne doit à l'avenir compter que sur de pareils défenseurs. Nous, du moins, nous vivons encore sur les provisions morales et religieuses du passé, nous profitons de ce qu'on peut appeler la force acquise. Quoiqu'une révolution profonde ait tout

remué, tout bouleversé dans notre vie et nos habitudes, nous n'avons pas effacé complètement l'empreinte des siècles. Notre âme tressaille encore à l'approche d'une grande fête israélite ; il est des souvenirs qui nous sont restés chers, qui font partie intime de notre être moral et que nous aimons à réveiller à l'occasion : ils forment les liens solides qui unissent les temps, autrefois et aujourd'hui. Mais que sera-ce dans la suite quand le cadran qui marque la succession des générations aura marqué un tour de plus, quand nos fils, suivant la parole du Psalmiste (1), tiendront la place de nos pères, *חזת אבתך יהו בניך*, quand la loi inéluctable du mouvement qui domine le monde moral comme elle domine le monde physique, aura produit ses conséquences naturelles ? N'y aura-t-il pas lieu de jeter, avec le prophète Jérémie, ce cri douloureux : *הבנים אין ליש-אל*, « Israël n'a donc plus

(1) Psaumes, XIV, 47.

de fils (1) ? Le judaïsme est-il devenu veuf ? »

Tenez, mes frères, il existe dans notre culte un pieux usage qui, de temps immémorial, est particulièrement cher à nos familles, un usage vraiment touchant dans sa simplicité. C'est l'usage du Kaddisch qui fait revivre le souvenir des parents disparus par l'empressement des enfants à glorifier Dieu à la face de tous. Le judaïsme n'a produit rien de plus noble, de plus significatif, rien qui atteste mieux sa profonde piété et son respect de la famille. Le Kaddisch est le triomphe de l'esprit de famille, auquel il donne comme appui, comme sainte complice, la religion elle-même, en sauvant de l'oubli les êtres aimés qui ne sont plus et en prolongeant, en quelque sorte, par un acte de foi qui se renouvelle périodiquement, leur existence au-delà de la tombe : כל מי : כן חי (2). Eh bien ! si

(1) Jérémie, XLIX, 1.

(2) Genèse Rabba, 49.

serrés que soient, hélas ! les rangs de ceux qui récitent le Kaddisch en souvenir d'un père ou d'une mère (car la mort a frappé à coups redoublés autour de nous dans ces derniers temps), nous savons qu'il y a des vides, qu'il ne manque pas d'Israélites déjà assez éloignés des traditions israélites pour que le devoir du Kaddisch n'ait pas la puissance de les amener dans la maison de Dieu. Ou le sacrifice leur paraît au-dessus de leurs forces, même pour honorer une mémoire sacrée, ou ils ne croient pas manquer au respect dû à cette mémoire par leur triste abstention ; les deux suppositions sont également douloureuses, et elles montrent trop clairement où nous en sommes et où nous allons.

Cependant, je le dis en toute sincérité, mes frères, je ne suis pas seulement alarmé pour l'avenir du judaïsme, je le suis aussi pour l'avenir, pour la sécurité morale, pour le bonheur de nos jeunes frères, dominés par de telles idées, sevrés



de toute croyance religieuse. Ils se trouvent à l'entrée ou au milieu de la période la plus orageuse de la vie, à l'heure critique où le sang bouillonne, où les passions fermentent, où le cœur bat plus vivement et où le vice, avec ses séductions meurtrières, leur adresse de toutes parts ses sollicitations et ses appels et leur tend les pièges les plus redoutables. Ah! qu'il ferait bon, pour sortir sain et sauf de cette passe pleine de périls, de pouvoir s'appuyer sur de fortes convictions religieuses, d'avoir le respect de Dieu et le culte de ce qui est pur et sacré! Si du moins on apportait toujours, dans cette crise décisive, des goûts élevés, des aspirations hautes et fières, le sentiment de quelque chose de supérieur aux vanités, aux plaisirs, aux satisfactions, aux ambitions de la vie terre à terre, si de nobles et sévères études, la recherche du beau, les lectures sérieuses entretenaient dans les âmes la flamme divine de l'idéal, nous pourrions jusqu'à

un certain point être rassurés : la passion qui avilit et déshonore aurait son contre-poids. Mais que de fois, en sortant de l'enfance pour entrer dans l'adolescence, n'est-on armé d'aucune force supérieure, capable de protéger la pureté et l'honneur de la jeunesse et de la défendre contre ses propres entraînements ! Que de fois faut-il trembler que, livrés à eux-mêmes et faute de toute protection puissante et efficace, nos fils ne deviennent la proie du vice, de la honte et, par une conséquence presque forcée, d'un désespoir incurable !

Ce que je dis du jeune homme, je pourrais le dire aussi de la jeune fille. Est-il rien de plus navrant que de voir ces êtres aimables et frêles, que la nature destine à tant de souffrances et d'angoisses, manquer de l'appui qui leur serait si nécessaire ? De voir ces cœurs, qui sont tout sentiment, qui ne vivent que de sentiment, ne pas vibrer justement au frisson du sentiment le plus intime, le plus pé-

nétrant, du sentiment religieux, rester sans foi, sans la douceur de prier, sans recours à Dieu dans les moments difficiles? Et puis la vie se développe avec ses tristes réalités, avec ses déceptions, avec ses espérances manquées, avec ses affections qui se dérobent ou se brisent ; on sent le vide partout, on ne sait à quoi se rattacher, et on dit douloureusement de la religion que l'on ne connaît pas, que l'on a dédaigné peut-être de connaître dans les beaux jours : « Ah ! le judaïsme est sec, il ne dit rien à l'âme éprouvée, il n'offre pas de consolations réelles à ceux qui pleurent. » Hélas ! pauvres âmes blessées par les duretés de la vie, je vous plains de souffrir ; mais comme je vous plains encore plus de ne pas connaître de remède à vos souffrances !

Voilà le mal, mes frères, je le signale avec regret, mais il ne sert de rien de fermer les yeux à ce qui est. Cela peut-il, cela doit-il durer ? Le judaïsme, mes

jeunes amis, je vous le dis en vérité mérite mieux que vos dédains, votre indifférence ou votre hostilité. Ah ! si cela était possible, si la parole humaine pouvait condenser en quelques traits rapides, l'histoire, le travail continu de plus de trente siècles, quelle image je vous tracerais de la religion d'Israël ! L'esprit de l'homme n'a rien à lui comparer en simplicité et en grandeur ; elle a éclairé le monde d'une lumière qui n'est pas encore éteinte, et imprimé à la pensée, au sentiment, à l'action une impulsion qui n'a pas épuisé sa fécondité. Quel rôle extraordinaire elle a joué dans les destinées des peuples ! Quelles riches semences elle a jetées à pleines mains sur le sol de l'humanité ! Que de services elle a rendus à la cause de la civilisation, du progrès moral, de la justice, de la liberté, de la fraternité, de l'instruction, tous mots sacrés qui nous sont chers et que nous avons vénérés au nom du judaïsme, avant que vous ayez appris à les vénérer au

nom de la raison indépendante. Si vous connaissiez le judaïsme comme vous connaissez tout le reste, si vous vous nourrissiez de sa littérature comme vous vous nourrissez trop facilement des produits souvent frelatés d'une littérature qui profane et déshonore son nom, vous vous inclineriez avec respect, et vous seriez fiers de ce qui vous laisse aujourd'hui si froids, si indifférents, pour ne rien dire de plus !

Mais peut-être le judaïsme est-il une prison qui tient l'esprit captif, qui comprime les élans de l'âme vers les sphères élevées où vous entraîne votre ambition ? — Erreur, mes frères, erreur pleine d'injustice ! Ayez toutes les fiertés de l'esprit, ouvrez votre cœur aussi largement que possible à toutes les passions hautes et généreuses, engagez-vous avec ardeur dans les champs illimités de la science, ou bien épris des rêves prestigieux de l'imagination, lancez-vous à la poursuite de la beauté idéale, le judaïsme, loin de

contrarier le libre développement de vos facultés, la magnifique éclosion de vos dons naturels, vous tend une main secourable et vous fait des signes d'encouragement. Par bonheur, tous nos jeunes gens instruits, éclairés, appliqués avec passion à l'œuvre de la science, des lettres, des arts, de l'industrie, ne sont pas brouillés avec le judaïsme, avec ses doctrines et ses pratiques. J'en connais et vous en connaissez qui ont un savoir étendu, un talent incontesté, une haute situation, le droit d'avoir toutes les prétentions, et qui ont conservé la foi de leurs jeunes années, qui savent ce qu'ils doivent au culte de leurs pères, et sur lesquels la religion peut compter comme sur son meilleur appui. Les voir si instruits et si pieux, si ouverts à tous les grands intérêts de la vie moderne et si fermement attachés à la religion qui a veillé sur leur berceau, cela console de bien des tristesses, et cela permet d'opposer une dénégation absolue à ceux qui se plain-

draient d'être trop à l'étroit dans l'enceinte du judaïsme pour la hauteur de leur génie ou la vaste étendue de leurs ambitions.

Je pourrais ajouter que ceux qui tournent ainsi le dos au judaïsme font pour le moins preuve d'ingratitude. S'imaginent-ils donc qu'ils ne lui ont aucune obligation, comme si le monde avait commencé avec eux ? Le passé ne s'efface point, et quoi que vous fassiez, vous n'empêcherez pas que vous ne soyez les descendants d'une longue suite de générations qui vous ont frayé la route. Ce qu'elles ont pensé, ce qu'elles ont cru, ce qu'elles ont fait, ce qu'elles ont souffert, tout cela constitue l'héritage forcé qui a passé dans vos mains. Vous n'êtes pas maîtres de commander au sang qui circule dans vos veines, ni de faire rendre un autre son aux pulsations de votre cœur. Reconnaissez plutôt votre dette, et faites, dans vos affections, dans vos préoccupations, dans vos efforts pour le bien, une

place au judaïsme. N'oubliez pas que pour vous ses prophètes ont fait retentir de leurs éloquentes prédications les rues de Jérusalem ou les bords des fleuves de Babylone ; que pour vous nos docteurs ont creusé sans relâche les secrets de la Loi ; que pour vous nos poètes sacrés ont chanté leur foi, leurs douleurs et leurs espérances ; que pour vous enfin nos martyrs ont répandu le plus pur de leur sang. Dieu, en donnant sa loi à Israël, ne l'a pas recommandée à la vénération d'une seule génération, mais à celle de toutes : ויקם עדות ביעקב ותורה שם בישראל אשר צוה את אבותינו להודיעם לבניהם (1). « Il a érigé son témoignage au milieu de Jacob, établi sa loi en Israël, en prescrivant à nos ancêtres de les transmettre à leurs descendants. »

Peut-être sommes-nous en droit aujourd'hui plus que jamais de réclamer le concours actif, sincère, bienveillant de

(1) Psaumes, LXXVIII, 5.



tous ceux qui tiennent à nous par les liens de cette antique et étroite parenté. La générosité la plus élémentaire leur en fait une loi. Vous prodiguez à votre mère des caresses plus tendres et des témoignages d'un amour plus expansif, lorsque vous la voyez souffrir ; vous aimez votre patrie avec une passion plus vive lorsqu'elle est meurtrie et malheureuse, lorsque, trahie par la fortune, elle a subi des revers injustes. Or, il me semble que notre religion n'a guère à se louer du temps présent. Elle a été rarement exposée à des assauts plus formidables, à un tel déchaînement de colères. On nous attaque de toutes parts, on nous jette à poignée les calomnies les plus atroces ; on méconnaît notre caractère, on travestit nos sentiments, on exagère nos défauts. Pour nous déconsidérer, toutes les armes sont bonnes, tous les moyens sont permis. Vous ne pouvez ouvrir un livre nouveau sans trembler d'y trouver quelque grave injure, absolument gratuite.

Et vous ne sentez pas la rougeur de l'indignation vous monter au front, et rien ne s'agite au fond de vos entrailles devant l'outrage qui atteint votre mère, c'est-à-dire votre foi, votre religion, votre race ? Ah ! faites que la religion ait la satisfaction, par ces temps d'épreuve, de voir se serrer autour d'elle tous ses enfants et qu'elle puisse du moins se consoler en se disant mère heureuse et fière : **אם הבנים שמחה** (1) !

Mes frères, il y a de nos jours comme une lutte ardente et opiniâtre, comme un conflit violent d'efforts pour s'emparer de la jeunesse. On se dispute avec acharnement ces âmes jeunes et neuves, qui sont comme des pages blanches sur lesquelles la vie n'a encore rien écrit. On sent bien qu'avoir la jeunesse pour soi, c'est se rendre maître de l'avenir. L'irréligion, par exemple, est là qui guette, prête à met-

(1) Psaumes, CXIII, 9.

tre la main sur sa proie. Pourquoi donc ne prendrions-nous point part à cette lutte sans trêve ni merci ? Pourquoi ne défendrions-nous pas ce qui est notre bien, ce qui est notre espoir et le gage de notre avenir ? Pourquoi ne chercherions-nous pas à pétrir en quelque sorte le cœur de nos enfants, pour les rendre dignes du judaïsme, en les pénétrant de son esprit et en les échauffant de sa flamme ? N'est-ce pas notre droit et n'est-ce pas notre devoir ? Mais, direz-vous, les moyens ? Oui, les moyens, voilà ce qu'il faut rechercher, voilà ce qui doit préoccuper tous ceux qui ont accepté la charge de prêcher le judaïsme, de le défendre et de le glorifier. Il est certain d'abord que sans les parents, nous ne pouvons que peu de chose. Quand la maison est vide et glacée, je ne sais d'où l'on fera jaillir l'étincelle sacrée. Si la première éducation a, de propos délibéré, exclu toute idée religieuse, je ne sais quel remède pourra guérir le mal. Comment rendre la vie, la

sensibilité et le mouvement à un organe qu'on aurait laissé imprudemment s'engourdir et s'atrophier ? Mais je m'en rapporte à l'amour éclairé des parents, à leur intelligence des intérêts bien entendus de leurs enfants : ils sauront où est le salut, la garantie d'avenir de ceux qu'ils aiment plus qu'eux-mêmes. Et quand les parents auront rempli leur devoir, le nôtre commence.

C'est à nous à retenir dans le judaïsme nos jeunes gens qui ont été nourris de son lait, ou à les y ramener lorsque le flot les aura entraînés au loin. C'est ainsi que, dans ces dernières années, nous avons fondé la *Société des Etudes juives*, avec l'espérance que l'événement a justifiée, de fortifier l'union de la jeunesse israélite avec le judaïsme, par l'intérêt passionné qu'elle porte à toute science élevée, impartiale et désintéressée. C'est ainsi que nous nous sommes efforcés de créer, de multiplier ces grandes œuvres d'instruction et de charité qui sont l'honneur de notre

Communauté, et d'en confier en partie, je le dis franchement, la direction à l'élite de notre jeunesse. Nous savons que l'âme humaine ne se partage pas longtemps : quand elle s'est donnée à un grand objet, elle finit par se donner tout entière. Avons-nous fait tout ce qui est nécessaire pour atteindre notre but ? Hélas ! l'œuvre n'est qu'ébauchée, mais nous connaissons la voie où il faut marcher, et nous savons que cette voie conduit à l'affermissement du judaïsme et permet de lui assurer un avenir digne de son passé.

Il y a déjà un assez grand nombre d'années, au jour, inoubliable pour moi, où j'ai été investi, en face de la Communauté assemblée, de l'honorable mais lourde responsabilité de diriger vos intérêts religieux, j'ai adressé un appel pressant à la jeunesse, j'ai sollicité son amour pour le judaïsme, le concours de ses enthousiasmes généreux, l'appui de ses passions élevées, en lui promettant en retour de ne rien négliger pour lui faire connaître,

apprécier et goûter les enseignements de notre histoire, les beautés et les grandes destinées de la religion de nos pères. Je n'ose affirmer que les espérances exprimées ce jour-là se soient complètement réalisées, mais ce que j'ose dire, c'est que l'engagement solennel qui a été pris ainsi devant Dieu et devant vous n'a pas cessé un instant d'être présent à ma pensée et qu'il ne cessera pas de l'être. Je voudrais, mes frères, avec votre concours, avec le concours de ceux qui portent comme moi le fardeau du ministère sacré et avec l'appui de Dieu, accomplir de tous points le plus impérieux de mes devoirs, payer toute ma dette en rattachant notre jeunesse, par des liens inébranlables, à Dieu, au judaïsme, à la sainte morale, afin de faire une réalité de cette prédiction du prophète : ילכו יונקותיו ויהי כות הודו וריח לו כלבנון  
« Les rejetons d'Israël s'étendront, ayant l'éclat de l'olivier et le parfum du Liban(1),»

(1) Osée, XIV, 9.

ce que le Talmud interprète en ces termes : עתידים בחורי ישראל שיתנו ריח טוב כלבנון, Un jour viendra où les jeunes gens d'Israël, par leurs vertus, par leur foi, par l'élévation de leurs sentiments et la noblesse de leurs actes, répandront un parfum précieux comme celui du Liban (1), embaumant leur vie entière, créant autour de leur famille comme un nuage glorieux et autour d'Israël une atmosphère de pureté, de bonne renommée et d'honneur. Amen !

(1) Berachot, 43 b.